

Zoé Frangopoulos

## Traiter l'intraitable, transmettre l'impossible...

On sait que Jacques Lacan a accordé de l'importance à la place que doit occuper l'analyste dans la cure pour soutenir le discours analytique, transmettre du savoir inconscient et soutenir son acte. Essayer de traiter l'intraitable, contribuer au savoir inconscient qui accède au réel et transmettre l'impossible sont parmi les conditions sans lesquelles « il n'y a pas de chance que la psychanalyse continue à faire prime sur le marché <sup>1</sup> » et risque même de s'éteindre. C'est autour de ces questions que va porter mon intervention, qui essaie de cerner la position de l'analyste pour soutenir son acte et transmettre du savoir. Et je veux commencer par quelques moments de cure.

Un jour, le patient s'allongeant sur le divan apporte la rêverie que voici : devant une tapisserie représentant un corps de femme morcelé, il a soudainement envie de l'acquérir, mais, n'ayant pas de quoi payer, il brise la vitrine du magasin où elle se trouve et s'en saisit. Aussitôt, il se trouve placé entre deux miroirs presque parallèles ; de chaque côté l'image se reproduit côté pile, côté face, en une série indéfinie, jusqu'au vertige, jusqu'au morcellement, jusqu'au point où il n'y a plus d'image, jusqu'au point où le sujet s'épuise, pour se trouver aussitôt dans un lieu inconnu où il ne se reconnaît pas, d'où il ne sait pas comment sortir. Et puis silence, avec un rire ironique, à la limite de l'angoisse.

Profitons du silence qui s'installe un instant, avant que le patient ne commente sa fantaisie, pour aller du côté du fauteuil, dans les réflexions du psychanalyste.

Il reconnaît là, dans un sentiment de familiarité, un fantasme typiquement névrotique. Cela ne fait que confirmer, une fois de plus,

1. J. Lacan, « Note italienne » (1973), dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 310.

l'idée du diagnostic que notre praticien faisait au sujet de ce patient. Et il se laisse aller à songer aux variantes de ce fantasme qu'il a déjà entendu. Dans ce court intervalle, il se sent glisser dans ces pensées et il réagit.

À l'écoute des dits de son patient, il doit être attentif au désir et à la jouissance qui cherchent à se dire. C'est là le parti qu'il a pris en devenant analyste, entendre autre chose que la seule signification des paroles qui sont prononcées et mettre en évidence la part de la jouissance que ces paroles manifestent. La jouissance à la portée de l'oreille dans les dits des patients ne peut pas se dire, mais elle parle encore et encore en trouant le conventionnel de la langue pour se présenter et se faire entendre.

D'ailleurs, la forme même du discours que vient lui tenir son patient, une fantaisie onirique, est au moins un signe de ce que ce dernier se conforme aux règles analytiques, c'est-à-dire exprime sans restriction volontaire tout ce qui lui vient à l'esprit. Ainsi, le fait même que le patient, plutôt que d'énumérer encore une fois ses ennuis, rapporte ce jour une fantaisie onirique témoigne d'une certaine acceptation des règles de la cure.

Le praticien devrait s'en réjouir, car il pressent ce que cette fantaisie recèle d'intention séductrice à son égard, un peu comme si le patient lui disait : « Ah ! Voilà une histoire qui va vous intéresser, c'est de votre domaine ! » Et l'analyste se reprend, plus précis, il se dit : « C'est entendu, je suis à l'écoute de son désir et de sa jouissance, et je n'entends pas si mal, puisque je viens de percevoir une intention séductrice ; s'il tente de me séduire, c'est sans doute que le transfert s'installe. »

Dans le fauteuil, c'est un temps de paix. Mais cet instant est bref, car le silence se prolonge ; ce que l'analyste scande, ouvrant enfin la bouche à son tour, d'un « oui » évasif, plus interrogateur qu'approbatif. Rien du patient n'y répond immédiatement, ce qui laisse à l'analyste le loisir de poursuivre dans la voie des interrogations sur sa pratique. Que dire de plus pour l'instant que ce « oui » d'attente, car il serait sans doute prématuré et surtout hasardeux de démasquer l'intention séductrice, encore que notre analyste y songe, pour autant qu'il est précisément recommandé d'intervenir « au niveau du transfert ».

C'est alors que tout se passe comme si le psychanalyste avait pensé à haute voix et que le patient lui répondait en homme averti des rudiments de la théorie et de la pratique psychanalytiques, comme le sont aujourd'hui la plupart de ceux qui se soumettent à une analyse.

Le patient reprend donc la parole, mettant un terme à un silence qui n'a pas duré plus de deux minutes, pour raconter que cette rêverie se rapporte sans doute à la visite qu'il a faite récemment à une exposition de peinture, où il avait particulièrement admiré et rêvé d'acquérir un tableau. Malheureusement, le prix que lui coûte sa cure exclut, pour le moment, tout achat de ce genre. Voilà bien une contrainte qui pourrait le mettre en colère, surtout quand il pense que son analyste pourrait bien, lui, acquérir un pareil tableau, précisément avec les honoraires qui lui sont versés ! Il ajoute d'ailleurs aussitôt que l'occasion ne lui a pas manqué d'imaginer qu'il pourrait emporter une des statuettes féminines exposées dans une vitrine, dans la salle d'attente.

Voilà notre analyste comblé ; non seulement le patient, par ses associations, offre spontanément l'actualité de cette dimension transférentielle, en faisant état des émois qu'il éprouve dans le cadre de la cure et à l'endroit de l'analyste, mais encore son dire vient illustrer le bien-fondé d'une séquence connue des praticiens : « frustration, agression ». En effet, l'analyste reconnaît là ce qui lui a été enseigné, à savoir que la situation analytique, ne répondant pas aux demandes du patient, est ressentie comme frustrante et en tant que telle peut susciter l'agressivité. Sans doute l'analyste ne saurait-il pas expliquer cette séquence à son patient, mais il ne peut se défendre de reconnaître là un enchaînement connu.

Si l'analyste oublie que d'être en position de semblant d'objet *a* lui interdit de répondre, s'il apporte à la demande du patient une réponse quelconque, alors il réintroduit du sens, il réintroduit de l'objet, et l'analyse s'arrête là, car l'analysant ne désire pas ce qu'il demande. Mais soucieux, comme il l'était l'instant d'avant, d'interpréter au niveau du transfert, il ne va pas manquer d'en saisir l'occasion, et il faut bien dire que tout l'y engage. En plus, il n'a pas non plus oublié ces récits où le patient se décrivait enfant en colère de ne point trouver dans les affaires de son père une clef qui ouvrait le tiroir du bureau où il savait quelques objets cachés et interdits.

C'est donc l'occasion qui s'offre là, dans le transfert, de faire apparaître le caractère toujours actuel des sentiments de rivalité violente à l'endroit de son père, au sujet de la possession d'un objet symbolique, aussi réel qu'imaginaire.

Notre analyste néanmoins, attentif à ne pas suggestionner, à n'en point dire trop, se limite à une intervention qui résume les propos du patient. « Il faut remarquer qu'il vous vient d'exprimer des sentiments violents à mon égard, à propos d'objets que vous convoitez, sentiments qui ne sont pas sans évoquer la rage impuissante que vous manifestiez, lorsque enfant votre père résistait à vos désirs. » Et il ajoute : « Que s'agissait-il donc de prendre dans ce tiroir ? » Les sentiments agressifs du patient trouvent ici un encouragement et ils se manifestent sous une forme ironique.

« Ainsi donc, dit-il, j'aurais vraiment éprouvé des sentiments hostiles à l'endroit de mon père, qui m'empêchait que je me saisisse de ses objets ? Et pourquoi pas de sa femme, c'est-à-dire ma mère ? » Et il souligne de sa fantaisie onirique les éléments (tableau, tapisserie et femme). Notre analyste ne veut entendre ici qu'une manifestation de résistance du patient, qui ne veut pas reconnaître qu'il a manqué le vif de ce qui était en question.

Passé le moment de surprise, notre analyste ponctue d'un ton interrogatif : « Alors, cette tapisserie ? Ce tableau ?... » « C'est une femme, dit le patient, faite en morceaux assemblés qui planent à la limite du visible, ouvrant un cadre sans fin sur la mer. » Avec ce corps de femme en morceaux, l'analyse s'ouvre sur la dimension de la vérité singulière du patient, et l'analyste, pensant qu'il a touché juste, essaie maintenant de suivre tranquillement cette vérité dans les méandres inattendus de ses détours.

Notre analyste ne se hâte pas, il laisse le discours se poursuivre. Quel que soit le réel auquel le sujet a affaire, la règle analytique le soumet à la tâche de sa mise en forme signifiante, de sa soumission au discours. Et c'est alors, du côté du patient, l'évocation de compositions des corps des femmes inaccessibles, qui ne sont pas sans lui rappeler une rupture et la blessure profonde qui le marqua. Les bris de glace de la rêverie ravivent le souvenir d'une photo de voyage où apparaissent la mer, une surface vitrée et une ex-copine qui l'a épuisé littéralement avec ses caprices.

À une écoute plus libre ou plus attentive, l'analyste peut entendre maintenant « l'épuisement » comme signifiant de la jouissance du patient. Non sans raison, au reste, car à plusieurs reprises, pour rendre compte du comique de l'effet produit par sa rêverie, le patient avait souvent répété que c'était épuisant, pour enchaîner aussitôt sur d'autres « situations épuisantes », de structure analogue, où le mot se dévoile, inattendu, suscitant le rire du patient à la limite de l'angoisse.

Ici, pour l'interprétation, deux mots suffisent : « À épuiser ? », lancés comme un écho qui va toucher le patient au plus vif, dévoilant l'espace d'un instant le plus secret de son intention inconsciente de défoncer, d'épuiser les secrets du corps féminin. Là, la généralité du mouvement signifiant se trouve spécifiée de la façon la plus singulière, comme une intention de cerner et de localiser l'espace de l'inaccessible, l'espace de l'intraitable pour le sujet.

L'analyste ne se manifeste pas à la place où le patient l'attend, mais, par son acte, cherche à donner l'occasion au sujet d'articuler le signifiant de la vérité de la jouissance de son symptôme, pour faire quelque chose avec, quelque chose d'utile pour lui et son rapport aux autres. Sa capacité d'écoute doit soutenir la dimension de l'objet qui cause pour cerner le signifiant de la jouissance, plus que le sujet parlant. Il doit diriger l'analysant vers cet impossible. Comme on le voit, psychanalyser est une pratique bien inconfortable, comme d'ailleurs, d'après Freud, éduquer et gouverner. Occuper la place de l'analyste n'est donc pas de tout repos.

L'analyste a sûrement à forcer la cure par son acte, acte qui est le franchissement d'une barrière, non pas d'un interdit mais d'un impossible, qui peut apporter une solution à un impossible à dire en produisant un signifiant nouveau dans l'impasse du travail de la subjectivation des signifiants de l'Autre ; par son acte donc, pour que le patient livre son savoir, car, comme le souligne Jacques Lacan, dans la cure ce n'est pas l'analyste qui sait, c'est le patient, même s'il ne le sait pas ; l'analyste lui sert de support pour que ce savoir insu du patient vienne au sujet, pour qu'il ne reste pas savoir sans sujet.

Affaire de savoir donc... Pas n'importe quel savoir, mais celui que l'inconscient comme discours de l'Autre impose à la jouissance, à laquelle il faut bien renoncer pour tenir un discours qui se tienne

et qui tient à ce que le langage passe dans le réel. Ainsi, le discours peut structurer le monde du réel de la jouissance.

Le champ lacanien serait donc celui de la clinique du sujet de la jouissance, propre à la clinique de discours. Jacques Lacan, donnant son cadre au champ freudien, s'en dégage, et sans lui retirer sa spécificité l'inscrit dans un champ plus vaste, celui de la jouissance et des effets du langage dans le réel. Ainsi, le langage comme propre de l'homme s'inscrit dans le réel et le transforme. L'opérateur langage *via* la parole touche à la substance jouissante, non pas seulement pour la négativer mais pour la réguler, pour créer autre chose, autrement. Le langage est un opérateur qui transforme le réel. Et les discours cherchent en quelque sorte à cadrer la jouissance de manière différente évidemment dans chaque discours, dans chaque lien social. Chaque discours rend compte d'une modalité de traitement de la jouissance.

Que vient faire celui qui s'adresse à un psychanalyste ? La demande d'analyse est souvent motivée par un changement inattendu où le compromis du symptôme n'est plus efficace, par un événement de l'ordre du réel qui provoque une rupture dans la vie du sujet et qui le déloge de l'abri qu'il s'était fabriqué... Bref, lorsque l'assise du fantasme est ébranlée et l'économie de la jouissance du symptôme dérégulée.

Bien sûr, il y a une singularité propre à chaque cas, une histoire particulière à chaque demande d'analyse... Mais cela ne doit pas empêcher de distinguer les deux axes qui parlent dans la plainte du sujet, les deux axes qui parlent dans le symptôme : celui du signifiant et celui de la jouissance.

Recenser les symptômes et leur donner sens n'est pourtant pas la démarche qui doit orienter la pratique du psychanalyste dans le champ lacanien. Le psychanalyste est celui qui peut entendre quelque chose de la jouissance du symptôme qui parle et donner l'occasion au sujet de la cerner, de la nommer, de l'articuler à un signifiant... Bref, d'en faire quelque chose, quelque chose d'acceptable socialement, d'acceptable dans le lien social.

Il sait qu'il n'y a pas de savoir sur la jouissance, mais seulement savoir qu'il y a jouissance et qu'elle échappe au savoir du signifiant, et qu'elle s'entend entre les dits du sujet, en conduisant à cette limite

où elle se rebrousse en effet de création, car à cette limite le signifiant manque et le savoir touche à la vérité du réel.

Puisque « l'inconscient est structuré comme un langage », selon la formule bien connue, il faut en tirer les conséquences en ce qui concerne la cure analytique. Le psychanalyste est en position d'objet cause du désir, objet qui fait causer le patient ; il ne déchiffre pas seulement le sens de ce que l'analysant raconte, bien qu'il le fasse aussi, il ne découvre aucune signification ultime, il œuvre pour ouvrir le discours de celui qui parle, par son acte. Être psychanalyste, c'est savoir qu'on n'en est jamais comme sujet, mais comme semblant d'objet, cause du désir, objet qui fait causer le patient. Être psychanalyste, c'est donc une question qui demeure sans réponse. Ainsi, l'analyste n'existe pas (pas plus que La femme).

Lacan souhaitait que chaque praticien réinvente la psychanalyse. Et même mieux, l'avenir de la psychanalyse dépend de la capacité d'invention du praticien (comme il le rappelle dans la « Note italienne »). Il ne peut pas se cantonner à répéter le savoir élaboré par Freud et Lacan, bien que ce savoir soit nécessaire et même indispensable. Le savoir à inventer dans la cure n'implique pas l'Autre, c'est une invention du savoir sans Autre qui fait bord au réel, et il a un effet sur la jouissance.

Cette invention coupée de l'Autre qui prend en compte la jouissance est conditionnée par l'acte du psychanalyste, par son interprétation, par l'énigme, la surprise, le non-sens, l'équivoque, le mal-entendu, bref, le mot d'esprit. L'équivoque, l'énigme, la surprise... à certains égards défont le sens, font entendre le non-sens de ce qu'il n'y a pas dans l'Autre, ce qui manque dans l'Autre, le signifiant qui manque dans l'Autre, la faille même de la structure du langage.

Cela n'est jamais gagné d'avance, il y a toujours une question de contingence, de rencontre, mais la place de l'analyste reste, tout de même, déterminante. Cette place, Lacan en effet l'a construite à l'aide du mathème de ses quatre discours, dont celui de l'analyste, où l'analyste se trouve en place d'agent comme semblant d'objet *a* et où le savoir exige un bien-dire pour se loger en place de vérité.

L'acte dépend donc d'une position éthique, d'un souci d'un bien-dire. Ainsi, c'est la position de l'analyste, celle qu'il tiendra de la dimension éthique de son acte, qui y introduira l'écart entre savoir

et vérité, puisque, à la place de l'agent, l'analyste en semblant d'objet *a* n'est que le reste, voire le rejet d'un savoir défaillant, pour recouvrir toute la vérité de la jouissance du symptôme. Mais tout rejet qu'il soit de ce savoir défaillant, il n'en sera pas moins celui qui sépare le savoir de la vérité pour relancer le procès analytique.

Quant à transmettre ce savoir en dehors de la cure, cela reste chose sinon impossible au moins bien difficile, car il reste encore à dire, et tous les dits ne se produisent que pour cerner ce dire. Mais le dit, une fois dit, ne reste pas sans effets, d'où l'exigence d'ailleurs d'un bien-dire.

Un signifiant qui voyage a des effets ; des effets en réseaux où se forment des cellules génératrices de tissu social ; cellules en diffusion puisque m'y voilà intéressée moi-même, et quelques-uns parmi vous, je suppose. La psychanalyse est une expérience particulière qui se transmet de l'un à l'un sur le fond du transfert. Et l'expérience, il faut la faire. L'enseignement ou la diffusion par les dits n'est qu'une sorte de dispersion du signifiant dans un jeu où s'entrecroisent les chaînes signifiantes présentes par conjoncture.

Les sujets intéressés, du fait qu'ils sont représentés, recueillent l'effet du signifiant qui les représente ; la lettre arrive parfois ainsi, à destination ; soit le sujet le plus intéressé pourrait être en principe le destinataire. Mais ce n'est qu'un principe, car nous savons que la résistance travaille à freiner la diffusion (la transmission) et que la langue n'en finit pas d'échouer.